

Marie Denis

Rose des Vents

Une salade si intelligente

Des gens viennent déjeuner à l'improviste. Je vais leur donner une salade. Mais une de ces salades...

Par hasard, j'ai acheté du pissenlit, ça tombe bien, c'est plutôt rare en hiver. Quelques chicons en lamelles, des pommes en fines tranches, c'est déjà pas mal. Mais trop blanc, beaucoup trop blanc.

Voici un chou rouge, vite, quelques feuilles hachées. Ça commence à prendre couleur. Du fromage ? Non, je n'aime pas ça, je sais bien que c'est à la mode mais je déteste, je trouve ça étouffant alors qu'on veut rafraîchir.

– Que ferais-tu encore pour offrir une salade vraiment hors du commun ?

Avant-hier, chez Juliette, elle était formidable, la salade ! Tout le monde s'écriait. À croquer ça, on se sentait un autre homme. Un triomphe.

J'ai encore quelques noix au grenier, je vais les décortiquer, ça fera le piment, la petite touche finale.

Oh ! et puis zut ! à quoi ça rime, ces nouvelles salades qui vont rendre aux esprits fatigués le goût de vivre, de chanter, d'aimer ? Ce ne sont pourtant que des légumes, qu'une main lave et coupe, menu, menu. Oignon, navets, pommes, feuilles de chou, radis, noisettes. Tout ça tellement bien trouvé, bien mêlé, bien inventé, le fruit de ton imagination de femme et de ton huile d'olive vierge.

J'en ai eu comme la nausée. J'ai assaisonné les chicons, j'ai mis le reste sur la table pour qui voulait. Il n'y a pas eu d'exclamation, je n'ai pas suscité le grand frisson.

Je ne sais pas si vous comprenez. Je n'ai pas l'esprit chagrin, je ne le crois pas. Je lutte contre la surenchère. Contre le snobisme de la salade mixte. Qui vient après celui des pommes de terre en chemise. Je déclare forfait. Je vous passe le petit couteau.

Mars 1980

Ne plus parler

Il est rare que je prenne le train mais hier, oui. J'arrive au guichet, je demande une demi-place (je suis mince) pour Liège, j'attends que le préposé répète ma demande pour voir s'il a compris. Il tripote la machine. J'attends, le porte-monnaie ouvert, qu'il me dise combien. Il me regarde vachement. Alors, moi: « Je n'ai pas entendu, combien cela coute-t-il? » Il frappe de la main sa machine, lui assène le coup qu'il voudrait me donner sur la tête pour prouver à quel point je suis sotté de ne pas voir la somme inscrite sur sa petite boîte à manivelle. « Oh! dis-je, je ne savais pas qu'il fallait regarder, j'écoutais, j'écoutais votre voix, je croyais que vous alliez parler. »

La voix, c'est quelqu'un. Même bourru, plate ou brusseleire, la voix, c'est humain. Quand je demanderai au contrôleur le numéro du quai sur lequel va s'arrêter mon train, il sera peut-être furieux de devoir se donner la peine de répondre... mais il aura une voix. Eh bien pas du tout. Il n'est pas dans sa guérite. Il n'y a même plus de guérite. Chacun va droit dans son train. Aviser un voyageur trop pressé, pas trop jeune, pas trop renfrogné et lui demander: « Monsieur, s'il vous plaît, la voie pour Liège? » Il vous dévisage — Qu'est-ce qu'elle me veut? — et consent à vous indiquer de loin le tableau des départs. Mais vous, trop pressée, trop inquiète, trop peu familière des colonnes et des tableaux, vous courez après quelqu'un d'autre: « Madame, s'il vous plaît... » — « Pour Liège? suis-moi, m'feye, c'est là qu'je vais. »

Des fois, on souhaite ne pas parler. Ni demander ni dire merci. De sorte qu'on choisit les pompes à essence où l'on se sert soi-même. Cela évite la question jamais résolue et qui détériore les rapports humains: faut-il donner un pourboire? Les pompes qui avalent elles-mêmes la carte de banque, c'est encore mieux. Non seulement il ne vous faut pas remplir le chèque, mais pas non plus parler du temps qu'il ne fait pas, des prix qui montent et de tous les ennuis de la terre. Il ne faut plus dire de ces insanités répugnantes à ce type qui vous traite en habituée dont il connaît le nom, dont il connaît la probité, dont il n'exige pas le numéro de compte au dos du chèque, mais non, mais non, on est en confiance n'est-ce pas? Aucune confiance. Je n'ai aucune sympathie pour vous. Je pense que vous êtes un sale type. Si j'avais un peu plus de dignité, j'irais prendre l'essence deux rues plus loin. Je n'aime pas vous parler. Avec la pompe avaleuse, ni vu, ni connu. Je vous dis merde et je n'entends plus le son de votre voix commerciale, de vos mots hypocrites, de vos phrases gnangnan.

Ou ne pas parler parce que c'est trop grave. Le chagrin est trop grand. La perte, irréparable. Le désastre, absolu. Se taire, pleine de larmes, de colère et de compassion. Se taire, écrasée.

Écrasée d'amour aussi bien. De bonheur fou. De bonheur si plein le corps que les doigts vous font mal. Les mots n'existent plus.

Mai-juin 1983

De guerre lasse

Rentrer de vacances. Reprendre la vie normale. On y trouve une sorte d'apaisement. La maison est toujours là, les objets à leur place. Le lit vous attend, l'eau du bain coule, la cuisinière s'allume, les armoires ouvrent leurs bras, tout va marcher comme avant.

Est-ce que tout va marcher comme avant ? Une sorte de peur diffuse ne s'ajoute-t-elle pas au sentiment du temps qui passe, de l'automne qui vient, de toute cette boucle à boucler jusqu'aux prochaines vacances et d'ailleurs que veut dire vacances ?

Si tout marchait comme avant, l'ouvrier qui vient de reprendre son poste à la fabrique de bonbons ne sentirait pas si fort la douleur qui lui tiraille le genou. Il se dirait comme les années précédentes : encore un peu de courage, je tiens la place ouverte pour mon fils. Aujourd'hui, il sait que non. Désormais dans l'usine, ce sont des machines neuves qui remplacent les vieux hommes, et non leurs fils. Il ne se révolte pas, il se rend compte que la rentabilité l'exige. Si l'on ne faisait pas ainsi, l'usine serait déjà fermée et tous les ouvriers au chômage. Lui aura bientôt sa pension. Mais le fils, que va-t-il devenir ? Le fils trouve qu'il ne faut pas avoir les idées noires. Lui préfère partir. Il adore les voitures américaines, longues, féériques, qui se garent doucement au bord des grands hôtels, là où dans les étages des femmes étrangères se font voler des bijoux pour plusieurs millions de francs nouveaux. C'est écrit dans le journal.

Le garçon sera-t-il un adepte de la religion du Cargo qu'évoque le même jour-

nal ? Cette croyance en des avions célestes qui atterrissent auprès des hommes blancs, chargés de victuailles plantureuses, de remèdes miracles, de machines qui savent tout faire toutes seules... À voir se promener sur les plages des gens qui ont l'air à la fois si riches et si reposés, il imagine sans doute cette contrée bénie où les hommes se confondent avec les dieux, fortunés dès la naissance et menant une vie sans heurts, sans problèmes. C'est ici, se dit-il, dans cette petite maison construite longuement le soir par mon père, c'est autour de ce carré de légumes, de cette 4L fatiguée, que le monde se fait tout étroit, mais dès qu'on se tourne vers la mer... il suffirait d'un navire en partance...

Plaisir de voir les jeunes espérer, mais envie de leur dire « ne faites pas confiance ». La crise ? Longtemps, nous avons exploité notre sol et celui des autres, nous l'avons exténué et maintenant nous subissons les conséquences de nos inconséquences et de nos injustices.

La guerre ? N'a cessé de rebondir ça et là, alors que l'ayant gagnée en 45 nous avons dit plus jamais. Nous disons abhorrer la guerre, surtout celle où des Blancs sont tués (ils nous ressemblent), où des civils sont massacrés (ce pourrait être notre femme, nos enfants), mais nous sommes incapables de faire cesser une guerre. Pire, nous acceptons la guerre comme une des composantes de la vie humaine. Nous établissons des lois de la guerre, des règlements en vue d'un traitement « humanitaire » des blessés, des prisonniers, preuve que nous composons avec la guerre. Lorsque ces lois sont enfreintes, nous exprimons notre indignation au nom de nos gouvernements,

de nos associations, et les journaux font connaître ces prises de positions « courageuses ». Ainsi se calment nos consciences. Les mêmes journaux nous tiennent au courant des combats. De leur violence, de leur efficacité. Nous suivons ça de jour en jour, presque d'heure en heure, comme un match de foot. Un courant d'opinion se forme, se défait, se reprend au gré des événements et des discours relatés.

Photos insoutenables de familles décimées, blessées, sans abri, voisinant avec d'autres photographies où sur d'autres plages nos enfants jouent pendant que leurs parents s'enduisent de crème à bronzer force 4. Parce que la vie continue et puis un journal doit toujours maintenir l'équilibre entre les heurs et malheurs, entre la vie et la mort.

Les journaux ont encore d'autres tours dans leur sac: « Les deux filles ont bien été tuées par leur mère », « la jeune fille dont on a retrouvé le corps atrocement mutilé avait bien été violée », et toute la gamme. Ceci tient le milieu entre la paix et la guerre, ce ne sont que violences quotidiennes, rares mais spectaculaires à l'horizon de nos vies sans histoire. Violence explicable si pas excusable, liée souvent au découragement, à la mise à l'écart dans une société très dure.

Dans la guerre, la violence est voulue. Elle est organisée par la mise sur pied d'une armée, par l'achat des armes — combien disponibles partout dans le monde! À la différence des violences individuelles qui se soldent en général par un double échec: mort ou blessures d'un côté, emprisonnement de l'autre, la violence guerrière est toujours payante. La guerre

crée une situation nouvelle irréversible. Elle est constitutive de droits acquis: l'Algérie a conquis son indépendance, le Vietnam du Sud n'est plus ce qu'il était. En Afghanistan, les choses ne sont pas encore claires, la lutte continue. Au Liban, hélas! nous savons déjà que les terribles destructions n'auront pas eu lieu en vain, elles se sont appelées « Paix en Galilée »: de quelle paix s'agira-t-il?

Nous n'acceptons pas la chose de gaieté de cœur, bien sûr que non, certains la ressentent comme une défaite morale, d'autres comme une nécessité. Tous, nous la subissons comme une fatalité. Durant ce bel été qui s'effiloche d'orage en orage, notre univers moral se sera détruit un peu plus.

Allons-nous rêver comme le garçon d'un ciel qui ferait tomber la manne de l'abondance et de la paix? Ou bien, comme son père, nous vouloir sans illusion. Trop bien comprendre. Et dès lors accepter, attendre. Faire le gros dos.

Nous étions assis en rond autour de la table drôlement désordonnée du repas finissant, la nuit tombait sans le dire et nos visages s'adoucissaient dans l'ombre. De vaines paroles faisaient place au silence de la terre labourée soudain blanche après l'ocre du jour. Une petite fille se glissa de sa chaise et se dressant, étirant le bras aussi haut qu'elle pouvait, elle déclencha l'interrupteur.

– Je fais le soleil! lança-t-elle, étonnée de l'étendue de son pouvoir.

Septembre 1982